

Sur la route de Kouribga

Christine Palmieri

Numéro 158, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palmieri, C. (2020). Sur la route de Kouribga. *Les écrits*, (158), 89–100.

SUR LA ROUTE DE KOURIBGA

tel un spectre
elle était
assise sur sa douleur

nous la détestions tous
son visage plus blême
que la mort

nous venions de perdre notre père
elle
impuissante devant le destin
implorait notre pardon

je me souviens du jour où elle s'était décidée à parler
cela faisait quatre mois qu'elle suivait dans le silence
les cours de haute couture que donnaient ma mère

elle demanda un entretien privé
malgré sa stature de mannequin
madame Tapiès semblait se fondre aux murs
des couloirs qu'elle arpentait tête basse
épaules rentrées dans le thorax
ce repli du corps sur lui-même
la rendait plus longue
plus filiforme
qu'elle n'était
visiblement cette femme souffre
dit ma mère se demandant
ce qui pouvait bien motiver ce désir étrange d'un tête-à-tête

toujours attachée à ses jupes
j'étais naturellement présente à ce rendez-vous
elle confessa d'un air honteux
comme si elle avait commis le plus grand crime de l'humanité que
des revenants hantaient ses nuits
des nuits intenses où elle se tordait de terreur

racontant
elle devenait de plus en plus pâle
de plus en plus moite
s'assoit tremblotante
ma mère compréhensive et rassurante
passa un bras autour de son épaule

*mais ces voix que vous disent-elles
justement j'ai demandé à vous voir car elles m'ont annoncé
une terrible nouvelle*
*votre mari madame P. fera une terrible collision
un accident de voiture
il y trouvera
la mort*

ma mère croyait aux prophéties
ne pouvant cacher ses émotions elle tituba
la panique me prit
devant ces femmes torturées par la peur
la complicité la culpabilité
ces voix de l'au-delà
ces menaces
qui était cette femme d'origine italienne ou espagnole
elle ne connaissait pas mon père
pourquoi venait-elle semer le trouble dans notre famille
fragiliser l'édifice que mes parents s'étaient efforcés de bâtir
leur situation était au plus stable
ma mère valorisée
dans ses fonctions de maîtresse de maison et de dirigeante d'une école
dont la réputation avait atteint l'Espagne
mon père fier de ses entreprises prospères
que voulait donc cette étrangère toute de noire vêtue dans sa maigreur

mise au courant du présage Aïcha évoqua les *jnouns*
ma mère pleurait
lui reprochant sa conduite excessive
mon père impassible et railleur
piqua une colère

il aimait la vitesse
les moteurs puissants
 moi aussi
je l'encourageais à dépasser ses records
mes tantes Marinette Rosette et Hélène disaient qu'il
 finirait par avoir un pépin pour ne pas prononcer le mot fatal

quel est ce monde où je vis disait-il les bras au ciel
voilà qu'elles se mettent toutes à croire à des affabulations
cessez ces jérémiades
est-ce un complot pour me faire ralentir
combien a-t-elle été payée cette madame Tapiès
de quel droit se mêle-t-elle de ma vie
et de l'heure de ma mort

une rencontre fut décidée entre mon père ma mère
madame et monsieur Tapiès
 il faut un modérateur disait mon père
 je tolère mal toute forme d'hystérie

j'étais encore là mon frère aussi
 après tout c'était une affaire de famille
ils habitaient à L'Oasis
un quartier qu'il m'est difficile de situer sur le plan de ville
 à cause de son nom certainement
je le voulais au milieu de nulle part comme
pour déréaliser cette histoire qui ne m'amuse pas

on ne voyait pas la maison abritée derrière un muret surmonté
d'une haie de bougainvillées comme c'est le cas souvent
de ces maisons fantômes qui se protègent des regards indiscrets des
passants
ils cachent sûrement quelque chose marmonnait mon père en oubliant que
notre maison aussi avait de semblables remparts
la nuit descend vite sur cette maison me suis-je surprise à penser
m'inventant un scénario d'horreur
comme j'en avais l'habitude dès que la lumière du jour disparaissait

cette fois c'était différent
car nos hôtes nous invitaient pour nous montrer l'invisible le mal
il faut s'attendre à tout
disait mon père *avec des hurluberlus de ce genre*
le salon n'avait rien d'inquiétant
eux étaient livides prêts à se liquéfier
ne faites pas de bruit chuchotait monsieur Tapiès
mon père me regarda
un autre complice c'est un piège pensait-il
je voulais bien le croire mais la peur me gagnait
nous les suivîmes dans leur chambre
la décoration était austère
nous devons attendre debout au milieu de la pièce
quelques minutes s'écoulèrent puis la lumière du lustre au plafond
s'éteignait et se rallumait sporadiquement
comme dans les romans et les films d'horreur
cramponnée aux genoux de ma mère
je ne pouvais le croire
le visage de madame Tapiès semblait se décomposer
mon père
que la main de ma mère tentait de calmer
était rouge de fureur
monsieur Tapiès observait terrassé sa femme au bord de la syncope

madame Tapiès écoutait les voix
après cette séance qui se voulait une preuve de la véracité
du phénomène et de leur honnêteté
monsieur Tapiès explique qu'il a forcé sa femme à en parler
pour qu'elle se libère
cela faisait trois mois qu'elle *souffrait le martyre* disait-il
par respect surtout par politesse
mon père se tut
au retour
il les traita de tous les noms qui lui passait par la tête
certains que je n'avais jamais entendus ou très peu
il vociférait invectivait
sadiques masochistes imposteurs

malfrats hypocrites crapules charognards
médiocres misérables faux jeton sainte nitouche
sournois pharisiens mécréants bigots
fumiers louches fourbes pernicious
miteux fielleux pervers dépravés diaboliques innocents
fanatiques illuminés

*elle doit se sentir libérée maintenant qu'elle a déchargé son poison
dans tes veines*

*cette chère madame Tapiès disait mon père
comme remerciement pour tout ce que tu fais pour elle tu peux dire que tu
es servie*

*c'est sûrement des gens qui savent que tu crois en toutes ses sornettes
qui les ont encouragés à user de tels stratagèmes*

je savais qu'un jour cela nous retomberait dessus

*je le trouvais injuste mais je savais que des gens malveillants tournaient
autour d'elle*

*profitaient de sa bonté
ma mère était si douce si attentionnée
elle avait le droit de croire en ce qu'elle voulait et d'aider qui bon lui
semblait*

*au fond de moi j'y croyais un peu
je croyais en ce *plus* que possède les femmes que les hommes ne
comprennent pas*

une plus grande sensibilité aux choses

j'étais confuse

ce lustre qui bougeait dans cette maison modeste

je ne pouvais pas croire comme le prétendait mon père

*à un dispositif sophistiqué installé là juste pour faire peur au
monde*

monsieur Tapiès s'occupait de l'inventaire dans une entreprise

petit employé sans problème disait ma mère

il n'avait rien de l'ingénieur à l'esprit vif encore moins machiavélique

il économisait ses sous pour payer les cours à sa femme

*pour qu'elle puisse se créer une situation subvenir aux besoins de la
famille qu'il disait*

avec le regard fuyant des gens qui n'ont pas appris à lutter

il se sentait même gêné du rabais offert par ma mère

pour qu'ils puissent tous deux réaliser leurs ambitions

*d'ailleurs insistait ma mère cette femme ne prétend pas prédire l'avenir
pour s'en faire un gain
au contraire elle souhaiterait ne plus être visitée par des esprits*

je la plains

la compassion de ma mère attisait la fureur de mon père
qui renchérissait sur des adjectifs de plus en plus excessifs
ces mots dont mon père l'affublait étaient aussi grotesques que toute cette
affaire

pourtant à partir de ce jour quelque chose avait terni l'avenir
*qui peut prédire ce qui va nous arriver demain
dans les prochaines secondes
la terre peut trembler
la mer se déchaîner*

nous étions toujours dans l'attente du raz-de-marée du siècle
mon père expliquait comment la marée s'était bizarrement retirée un soir
d'été
son père l'avait vite entraîné avec les autres enfants loin de la côte
juste avant qu'une vague géante vienne s'écraser sur une partie de la ville
il nous racontait cela dans nos promenades sur la corniche
le soir après une séance de cinéma
nous regardions la mer s'enfoncer dans l'obscurité de la nuit
alors que nous dégustions nos savoureux cornets de crème glacée
il pouvait dire n'importe quoi dans ces moments magiques

quand la langue léchait sensuellement les parfums de menthe et de
chocolat

et la mer lissait la plage qu'elle recouvrait tranquillement
curieusement la seule chose qui pouvait contrecarrer le destin de mon père
était la mer avec ses bienfaits maléfiques
après avoir consulté tous les marabouts de la ville et des environs
de Roches Noires à Aïn Diab de Sidi Abderhaman à Fédala
de Nouasseur au kilomètre 16
ma mère et Aïcha servant toutes deux d'interprètes à mon père
expliquaient ce que le vieux sorcier et ses trois acolytes
prescrivaient
pour déjouer le fatal présage

mon père s'évertuait à dire que rien ne peut s'opposer au destin
surtout si l'on y croit et que ma mère était en pleine contradiction
peu importe disait-elle
tous les samedis tu mettras des œufs
encore des œufs pensais-je
dans le coffre de la voiture
tu iras au bord de la mer
au phare d'Hélanç tout prêt de la maison
tu ouvriras le coffre
et arroseras la voiture d'eau de mer
jamais je ne ferai ces idioties
jamais vous m'entendez
de toutes les façons si vous y croyez cela arrivera
indépendamment de toutes interventions
revenez à la raison
cessez vos jérémiades
et laissez-moi vivre ou mourir en paix
disait-il cynique

Aïcha Mina Raddouje et Zorha et plusieurs autres femmes du quartier
se réunissaient dans la cour autour de ma mère
défaite
dans l'irrationnalité de l'angoisse
l'hystérie gagnait les femmes
je craignais que mon père meure subitement
je craignais que tout cela soit vrai
qu'il existe des forces maléfiques qui vous enlèvent la vie
et des génies malins qui vous préviennent sans raison
je souhaitais de ne jamais être visitée
par des revenants comme madame Tapiès
je craignais aussi comme disait mon père
que rien ne puisse se mettre en travers du destin
j'étais confuse
entre les arguments rationnels de mon père et ceux
complètement divagants des femmes
qui se mettaient à rouler la langue dans des *youyous* effrénés
pour chasser les *jnouns* et purifier l'âme de mon père

il finit par se plier aux volontés de ma mère il avait peur de la perdre
que la folie ne la gagne

Béréchid

il y croyait

elle le savait lui rappelant qu'une de ses tantes éloignées y demeurait
depuis ses premières crises d'hystérie que personne ne pouvait plus
contrôler

je ne sais plus si je l'ai accompagnée dans une de ces visites secrètes
je crois me souvenir d'un hôpital couvert de poussière rose bordé d'ifs
situé sur un plateau aride

ma mère fébrile des fleurs et des gâteaux pleins les bras

le temps

j'ai effacé trop de détails

la folie

comme on disait dans ces années-là était plus effrayante que la mort
c'était vivre en étant déjà mort

c'était honteux de rompre la communication avec le monde

on les plaçait loin des regards loin des consciences

les oublier ne pas penser à eux

car à force d'y penser on devient comme eux disait Fatima

si tu continues tu finiras à Béréchid

menaçaient certains parents à leur enfant turbulent

ce mot Béréchid me faisait trembler

j'avais vu de mes yeux ou à travers ceux de ma mère ce que cela
représentait

la folie

je savais que cela existait vraiment plus que l'enfer que je n'avais vu
que représenté en peinture en sculpture

même si cela existait vraiment il ne fallait jamais en parler

dans certaines occasions

ma mère le faisait pour ébranler mon père il savait

ce que cela représentait pour elle et ne plaisantait pas sur ce sujet tabou

ma mère avait gagné

mon père tête basse lunettes de soleil et chapeau tressé

jetait des seaux d'eau de mer sur la voiture

coffre ouvert

œufs placés en évidence

à l'aube pour que personne ne le voit dans ce coin déserté de la ville
personne n'allait jamais au phare d'Hélanç
qui offrait un point de vue magnifique sur le port

et pour cause

à ses pieds gisaient encore les ruines d'une ancienne bâtisse
le refuge des lépreux

ma mère racontait quand

dans son enfance les gens faisaient un détour

pour ne pas longer les hauts murs qui enfermaient ces misérables
de peur de ne les apercevoir

de peur que la lèpre ne se jette sur eux

ne les condamne à l'enfermement

à la défiguration hideuse qui rend monstrueux

je crois qu'elle tenait ça de sa mère car personne n'en avait aucun souvenir
même si tout le monde ou presque connaissait le mystère qui entourait ces
lieux dévastés par une mémoire collective qui se veut oublieuse

aucun risque personne ne vit mon père si tôt un samedi matin
personne ne le connaissait

il y avait bien des promeneurs qui rôdaient

on ne savait pas ce qu'ils faisaient

ce qu'ils voulaient

ils erraient à la recherche de leur âme

passant leur chemin indifférents à ce que nous faisons

parfois intrigués insistants

jusqu'à ce que mon père se fâche

imaginant sous leurs gandouras sombres

les yeux rieurs de son associé

de ses amis

ce cirque comme il l'appelait dura un mois

calmer ma mère c'était ce qui importait

il se dit qu'elle finirait par oublier

et que de toute façon cela emmerdait tout le monde de se lever si tôt les
samedis matins

j'aimais cela sans le dire

j'aimais tout ce qui était étrange

tout ce qui dérogeait au quotidien

même dans la peur

quelques années plus tard
veillée funèbre
elle était là figée
regard rivé sur le cercueil
madame Tapiès
assise côte à côte avec ma mère

mon père
au retour d'une journée de travail
des clients rencontrées loin
la route de Khouribga
était étroite tortueuse bordée de ravins profonds
peut-être une des routes tracées par mon grand-père
j'espère que cette pensée n'a pas effleuré ma mère
les accidents répondent d'une horloge interne branchée sur le destin
il y est question de minutes de secondes
d'une coïncidence extraordinaire qui vous guette
mon père avait raison rien ne peut empêcher le destin
qu'il existe ou pas
mais alors son destin était relié à celui des huit autres personnes
mortes avec lui ce même jour cette même année
son employé
assistant fidèle à ses côtés
ces inconnus
jeunes et vieux
étaient possédés par les mauvais esprits disait Mina
ils transportaient dans une grosse Ford noire convertie en taxi
un enfant mort-né pour l'enterrer dans le douar voisin en toute illégalité
le chauffeur complice aveuglé par l'affolement
et l'anxiété de tous dépassa au moment fatidique le seul bus de la journée
qui passait sur ce tronçon de route entre
Casablanca et Kouribga
il lança de plein front sa vieille Ford sur la voiture de mon père qui
pénétrait ce couloir de la mort formé par le Greyhound d'un côté et le ravin
caillouteux de l'autre
pour accomplir dans le choc brutal de la
rencontre entre des mondes inconnus les uns pour les autres
dans la minute fatidique

tous ces destins réunis pour l'éternité dans la mort
dans cet espace infime de l'univers où le calme et la nonchalance avaient
toujours régné

la vie est une si grande lutte
 une lutte de tous les instants dit-on
 la mort
 une seconde d'inattention
pouvoir recommencer la scène comme au cinéma
 ralentir le taxi
 retarder ou devancer le départ de mon père
l'irréversibilité des choses nous abandonne à notre petitesse
 notre impuissance
 aucun cri
 aucune vengeance
 rien n'y fait
 le vide
 un trou au fond de l'âme qui se mue en boulet
sans comprendre pourquoi ou bien pour expliquer l'inexplicable vous
 vous laissez envahir par un sentiment de culpabilité
il doit bien y avoir une raison quelque part
 et vous en faites sûrement partie
peut-être avez-vous commis une action quelconque
 ou n'en n'avez pas commis
 même des mois auparavant

pour que cette rencontre
 ce croisement de vies
quelques secondes plus tôt
 ou plus tard
ait lieu
 à cet instant précis
pour éviter
 ce croisement de morts
Arquilla et Hamina pensaient que cet enfant mort-né engendré dans le
péché méritait d'être accompagné

voyant dans toute mort
autre chose qu'une punition
 mais une mission ordonnée par Allah tout-puissant
c'était leur réconfort
 nous convaincre que la mort de mon père
n'était pas gratuite
 simple effet d'une collision
elles croyaient profondément que mon père et les autres victimes étaient
des élus
 qu'ils avaient été choisis pour une noble mission

dans ces pays d'Orient
 on apprend
 pour alléger votre douleur
que la fatalité du destin frappe quand Allah le décide
 on apprend ainsi à mieux vivre le présent

levant les mains et les yeux vers le ciel
Arquilla et Hamina implorantes
murmuraient de leur voix éraillée
c'est Allah qui l'a voulu

sous l'aile du muezzin

Christine Palmiéri est poète, artiste et critique d'art. Elle a publié
Un gant pour une vie (Écrits des Forges, 2000) et
Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient (l'Hexagone, 2011).
Elle a publié dans des revues, des collectifs et dans des anthologies.
Elle dirige la revue en ligne Archée.
